

La logique et la raison

À propos de Herbert H. Knecht, *La logique chez Leibniz, essai sur le rationalisme baroque*. Dialectica. Éditions l'Age d'Homme. Lausanne, 1981 ; 419 p.

Huguette Courtès



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/593>

DOI : 10.4000/baroque.593

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 1987

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Huguette Courtès, « La logique et la raison », *Baroque* [En ligne], 12 | 1987, mis en ligne le 30 juillet 2013, consulté le 10 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/593> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/baroque.593>

Ce document a été généré automatiquement le 10 juin 2020.

© Tous droits réservés

La logique et la raison

À propos de Herbert H. Knecht, *La logique chez Leibniz, essai sur le rationalisme baroque*. Dialectica. Éditions l'Age d'Homme. Lausanne, 1981 ; 419 p.

Huguette Courtès

- 1 On peut être tenté de définir un style baroque, d'appréhender une sensibilité baroque. Existe-t-il une raison baroque ? La réponse paraît donnée dans ce livre où H. Knecht a délibérément choisi de ressaisir à partir de la logique de Leibniz toute l'étendue de cet univers original et de chercher en elle sa systématité. Il évitait ainsi de reprendre l'exposé entier et détaillé de ces recherches logiques auxquelles leur aspect inchoatif impose l'allure d'ébauches et dont l'étude technique a déjà plusieurs fois été faite, particulièrement dans les travaux en langue allemande. En examinant la logique de Leibniz, H. Knecht n'étudie pas une partie définie de son œuvre, mais ce qui donne à cette œuvre son horizon de signification. Leibniz est, selon lui, un penseur baroque, il conduit même ce type de pensée à son plein accomplissement en élevant un donné suggestif ou descriptif jusqu'à la totalité réglée. Sa logique n'est donc pas une discipline particulière, mais la norme d'une activité intellectuelle achevée. L'auteur trouve ainsi l'occasion d'offrir un tableau très riche et très complet de tous les courants de pensée qui alimentent ou expliquent le discours leibnizien. Il propose au lecteur une information détaillée dans le souci de ne rien omettre de tout ce qui, à travers le Moyen Âge et la Renaissance, vient nourrir la thématique du XVII^e siècle. L'objet de cette bonne mise au point est de faire apparaître Leibniz dans son rapport étroit à son époque comme à son passé. Il n'est guère possible de présenter en détailles vues proposées dans ce livre; on s'efforcera d'évoquer brièvement la succession ordonnée des thèmes abordés qui vient progressivement circonscrire l'originalité du rationalisme baroque dont Leibniz serait tout autant le créateur que le témoin.

*

* *

- 2 Il faut éviter de parler sans nuances de la modernité de Leibniz. Selon H. Knecht, il n'est ni historiquement, ni par anticipation, un précurseur de la logique mathématique contemporaine car ses objectifs sont totalement différents de ceux des logiciens actuels et ses travaux reposent sur des présupposés abandonnés aujourd'hui. Le thème d'étude proposé exprime donc moins la délimitation d'un sujet précis que la volonté d'interprétation de l'auteur selon sa pleine originalité. Il ne s'agit pas de « la logique de Leibniz », mais de « la logique chez Leibniz ». Le titre retenu souligne l'adoption d'un point de vue métathéorique. Il convient donc de dégager « le dessein moteur de Leibniz logicien » et de souligner la fonction de la logique par rapport à la métaphysique, à la linguistique, aux mathématiques. En cela, H. Knecht rejoint à sa manière la préoccupation d'autres interprètes qui, récemment encore, situaient volontiers la logique de Leibniz par rapport à sa doctrine de l'être (par exemple G.H.R. Parkinson, *Logic and Reality in Leibniz's Metaphysics*, Oxford, 1965, ou H. Burkhardt, *Logik und Semiotik in der Philosophie von Leibniz*, Munich, 1980). Mais son souci majeur est d'indiquer que la critique a oublié l'insertion des idées de Leibniz dans leur époque. Leibniz appartient à l'ensemble de la culture baroque et bénéficie du climat intellectuel de son temps qui n'a pas encore, comme le Siècle des lumières, rompu tout à fait avec son passé. La forme d'intelligibilité qui surgit à ce moment accueille et intègre tout l'arrière-plan de la tradition. C'est de cette manière que Leibniz à son tour rationalise des thèses empruntées au vieux fonds platonicien et pythagoricien, à la spiritualité chrétienne, à la tradition scolastique, aux improvisations hermétistes, en référant sans cesse l'un à l'autre le passé et le présent. L'étude de la logique de Leibniz dégage son caractère exemplaire pour l'appréhension de la raison baroque, fait de culture plutôt que catégorie historique. L'école suisse s'est efforcée d'en définir la spécificité: mélange des genres sensible dans l'art, dans le théâtre, dans l'opéra, *coincidentia oppositorum*, union de la sensualité et de la mystique, de la dévotion et de la mondanité, du rationnel et de l'irrationnel. La nouvelle science coexiste paradoxalement avec les courants kabbalistes, l'alchimie, la théosophie. L'hermétisme baroque présente la polarité complémentaire de la pensée mécaniste, double registre que l'on décèle déjà, selon nous, dans la *Confessio Naturae*.
- 3 C'est Leibniz qui devait rendre à la logique sa place exceptionnelle dans ce monde foisonnant. Elle n'était alors qu'une science de second rang. Le déclin de la logique traditionnelle s'accroît quand surgit dans son autonomie la méthode mathématique dont la validité déborde immédiatement son domaine d'origine. Suivant le chemin déjà tracé par Jungius et par les logiciens de Port-Royal, Leibniz met en place la nouvelle méthode scientifique en intégrant à la logique les procédures mathématiques de façon à accomplir un dessein philosophique qui est de rendre raison de la rationalité de l'être. Il a donc brisé le cadre étroit où se trouvait la logique; il a renouvelé ses concepts et ses méthodes; le premier, il a construit un système logique moderne, c'est-à-dire un calcul opérant sur un langage formel associé à l'idée de démonstrabilité rigoureuse. Pourtant son influence de fait est restée très limitée et le formalisme contemporain s'est créé indépendamment des travaux leibniziens. En revanche, avec Leibniz, la logique voit son champ s'élargir considérablement. Dans son plein développement, elle devient la « science générale ». Elle se définit comme « die Kunst den Verstand zu gebrauchen ». Cet art de penser s'intègre à la totalité de l'activité intellectuelle et n'omet aucune des opérations de l'esprit: art de démontrer, art d'inventer, mais aussi mnémonique, linguistique, la logique est, selon H. Knecht, la représentation isomorphe de la raison

dans la totalité de ses activités. C'est cette correspondance, cette réciprocité qui les place toutes deux, images l'une de l'autre, au centre du faisceau des relations à toutes les disciplines scientifiques. L'origine de la logique reste la pensée et son déploiement fait apparaître les procédures mêmes de la raison pour obtenir son objet. L'« intelligence artificielle » qu'elle produit s'harmonise avec les créations du XVII^e siècle, fabricant d'automates ou de machines à calcul. Leibniz, en dépassant le psychologisme scolastique et l'intuitionnisme cartésien, retrouve cette intelligence artificielle. L'unité de la raison, l'unité de la connaissance, imposent l'extension sans limite du domaine de la logique, l'universalité de son objet, l'accord des esprits, l'univocité de l'entendement humain et de l'entendement divin. L'unité de la science reflète celle du monde. La logique n'est plus une discipline parmi d'autres, elle doit assurer la rationalité du système tout entier et permettre à la fois sa constitution et son développement intégral.

- 4 H. Knecht montre encore que l'interdépendance instaurée par Leibniz entre la logique et les mathématiques ne fait cependant pas de lui le créateur de la logique mathématique récente. Il oppose à cette technique relativement spécialisée, même si elle rencontre des problèmes qui ressortissent à l'épistémologie, la logique philosophique qui est science de la vie, de la pensée, de l'être (faut-il le dire ? triade néoplatonicienne). Telle demeure celle de Leibniz, mathématique dans sa forme, mais philosophique dans son projet. En outre, le système métaphysique qu'il construit abrite toujours une démarche d'essence mystique, irréductible à toute logique constituée. Néanmoins l'apport de Leibniz à la logique mathématique est considérable puisque l'histoire de cette nouvelle science débute avec lui, avec la détermination d'un symbolisme opératoire, avec la présentation axiomatique-déductive des connaissances. Les mathématiques chez Leibniz ne sont pas une science particulière mais un modèle. Elles entretiennent avec la logique « une relation circulaire » ; la théorie logique trouve son accomplissement dans une mathématisation dont certains textes fragmentaires donnent l'esquisse, et, à l'inverse, les mathématiques apparaissent comme une de ses applications, recevant d'elle leur puissance opératoire comme leur méthodologie. Ensemble, elles font une science unique. C'est ainsi la logique qui devient une mathématique universelle, c'est-à-dire une réalisation formelle systématique incluant une méthodologie valable pour toutes les sciences possibles. Ce rôle est préparé par l'unification des mathématiques elles-mêmes, par l'intégration de l'algèbre et de l'arithmétique dans une seule science de type logistique, ou par celle de la géométrie et de l'algèbre dans le calcul infinitésimal. La symbolisation des êtres mathématiques, le formalisme des opérations, la détermination de lois de calcul invariables quel qu'en soit l'objet, font de cette mathématique universelle l'instrument de déchiffrement du monde. On rejoint ainsi l'image baroque de la *mathesis*, outil général de connaissance, où reparaissent des conceptions héritées du pythagorisme, du néoplatonisme et de l'hermétisme, réalisant l'accord du mécanisme et de la finalité. Le double visage de Leibniz, héritier et précurseur, se montre encore ici : la logique moderne pourrait se réclamer d'une pensée toujours assujettie cependant au poids du passé.
- 5 L'attention qu'accorde H. Knecht au formalisme de Leibniz est justifiée par la rencontre originale en lui d'éléments fournis par la tradition et d'une nouvelle rationalité issue de la science des relations. Relations et structures reçoivent le même statut ontologique que les objets mathématiques. Il aurait été intéressant, selon nous, d'examiner sous cet angle la *Characteristica geometrica*, exemplaire à cet égard. Le caractère formel du raisonnement fortifie son indépendance vis-à-vis de toute interprétation possible ;

l'argumentation à son tour est investie par la formalisation. Le symbolisme seul peut assurer au raisonnement la certitude absolue qu'il requiert. Or, s'il annonce la logique moderne, il recueille aussi la tradition hermétiste, il garde des traces d'archaïsme, il revivifie toute une théorie du signe que Leibniz pouvait découvrir dans la culture de son époque. Mais lui-même convertit les signes en « machines spirituelles », il utilise la pensée symbolique comme procédé opératoire et donne au formalisme le pouvoir de prendre en charge la totalité du savoir. Les signes doivent s'organiser au sein d'un système qui s'accorde avec un réseau de relations réelles. L'intégration du signe dans une structure formelle le rend apte à exprimer l'intégration des choses dans un faisceau de rapports. Dans ce travail, Leibniz systématise, selon H. Knecht, les résultats de la pensée baroque marquée par l'omniprésence et l'universalité du symbole : signes alchimiques, astrologiques, hiéroglyphes, caractères de toutes sortes. On ne saurait isoler ses recherches de leur contexte historique et culturel évoqué de façon très riche et très complète par l'auteur, même s'il n'a pas toujours pris la mesure exacte de la dette de Leibniz. La modernité de celui-ci est d'avoir rendu opérant l'instrument symbolique et de lui avoir donné une possibilité d'application très générale. Nous le trouvons donc encore à mi-chemin d'un monde ancien, objet d'une vision métaphysique, et d'un monde moderne, objet d'une nouvelle rationalité scientifique. La volonté d'élaborer une combinatoire restaure l'idéal de la Renaissance : réaliser par ce moyen une science universelle embrassant toutes les disciplines. Leibniz dote le rêve d'encyclopédisme de Lulle du pouvoir de la méthode mathématique d'analyse combinatoire que les lullistes baroques, Kircher lui-même, ont ignorée. Il transforme le procédé mécanique en procédé de calcul. Pourtant cette découverte novatrice, dont il aurait convenu peut-être de souligner davantage la difficulté de réalisation, demeure l'illustration d'un mathématisme pythagorisant. Le même esprit anime le projet de langue universelle: Leibniz veut certes en faire un véritable outil de connaissance, mais il prolonge aussi l'analyse rationnelle du langage développée depuis la fin du Moyen Age, il répond à sa manière au problème, actuel encore à l'époque baroque, de la langue originaire ou de la langue idéale, mathématique, philosophique ou même musicale comme chez Cyrano de Bergerac, et sa préoccupation scientifique s'accorde avec le rêve de l'unité politique et religieuse des peuples ainsi réalisée.

- 6 H. Knecht veut montrer encore que, sans pouvoir en connaître la notion, Leibniz aborde des problèmes métathéoriques dans la mesure où il consacre une grande partie de ses efforts à réfléchir sur les conditions de la formalisation, sur sa portée et ses limites ; l'étude des procédés déductifs, la définition de l'identité par la règle de substitution, le dévoilement dans le principe de raison et dans le principe de contradiction de règles qui gouvernent tout l'enchaînement des démonstrations et fondent leur possibilité même, la détermination des conditions qui donnent à un système d'axiomes sa pleine valeur logique, relèvent de la métathéorie. On connaît les textes qui soulignent la difficulté attachée à la constitution d'un alphabet des pensées humaines et l'impossibilité d'une analyse intégrale des concepts. On connaît également le caractère strictement théorique de l'hypothèse d'universelle démonstrabilité qui impose l'assimilation des vérités nécessaires et des vérités contingentes. H. Knecht saisit encore dans le modèle unique de la logique divine et dans la conception idéale d'un système sémantique parfait la présence latente des notions modernes de catégoricité et de complétude, même si l'idée de constituer l'Encyclopédie en obéissant aux normes d'un système formel unique et total éloigne Leibniz des logiciens modernes et le relie encore au passé. La réflexion sur la logique de l'existence se rattache, elle

aussi, à la métathéorie. Leibniz a bien vu que l'existence n'était pas une propriété prédicable mais constituait une notion structurale et que les jugements existentiels apparaissaient comme des énoncés affirmant la validité d'une démonstration de non-contradiction. Mais si l'on peut, comme on nous y invite, comparer sur tous ces points Leibniz aux logiciens modernes, encore faudrait-il toujours préciser qu'il a pris la mesure des difficultés bien plus qu'il n'a donné leur expression théorique à de telles questions.

- 7 C'est bien évidemment dans ses projets d'Encyclopédie que Leibniz est le meilleur miroir de son temps. Il a sa place dans le courant de l'encyclopédisme spéculatif de l'âge baroque qui retrouve l'inspiration lulliste d'esprit platonicien recherchant la correspondance entre l'harmonie du savoir et l'harmonie du monde. S'il est encore à sa façon un compilateur comme le *polyhistor* de Morhof (notons à ce propos l'ancienneté du mot, surnom d'un érudit grec du 1^{er} siècle avant J.-C.), il « s'apparente aux polygraphes baroques par sa vaste érudition » et aux *virtuosi* anglais « par la conviction de la valeur de la méthode expérimentale, la conception unitariste de l'univers et le souci apologétique ». Mais cet immense trésor de connaissances qu'à son tour il souhaite enregistrer et exposer avec l'aide de tous les savants et grâce au mécénat des grands monarques doit encore être mis en ordre systématique. Parmi les précurseurs, il eût été juste de citer Vitruve : sous Auguste, celui-ci notait que la conjonction et le lien de toutes les disciplines rendaient possible et facile leur acquisition « circulaire » et il cernait déjà l'idée de la science générale, rapport universel entre le signifiant et le signifié, au service de l'amélioration de la vie humaine. L'Encyclopédie de Leibniz de même diffère de la polymathie baroque allemande par la volonté de rendre cohérent et démonstratif l'exposé d'un savoir complet. Entre l'explication abstraite de type cartésien et la description pure des *virtuosi* anglais, il y a place pour une rationalisation fondée et efficace. Il est regrettable peut-être que H. Knecht n'ait pas insisté davantage sur le caractère idéal d'un tel projet qui n'apporte pas encore l'esquisse de la Systématique du XVIII^e siècle. Il accorde en revanche toute son importance à la nécessaire relation de l'Encyclopédie et de la logique de Leibniz. L'élaboration théorique des matériaux rassemblés, l'ordre des enchaînements découverts, permettent la poursuite de l'investigation et doivent servir à l'invention. En même temps que les connaissances sont acquises et même accumulées, la formalisation assure l'articulation du savoir tout en maintenant au système son ouverture fondamentale ; la possibilité permanente d'une « réunification intra-théorique », processus de type mathématique, annonce déjà ce que doit accomplir la mathématique moderne. La logique se montre ainsi dans sa fonction de méthodologie universelle, « sujet » et non objet du discours encyclopédique, selon l'heureuse formule de l'auteur.
- 8 Il n'est pas nécessaire d'insister sur le but final de Leibniz logicien. H. Knecht a fort bien montré qu'il n'était pas question au XVII^e siècle de chercher à assurer le fondement des mathématiques. Celles-ci gardent leur valeur paradigmatique et demeurent la méthode de la certitude. L'esprit baroque n'a pas connu de véritable crise des fondements. La réflexion de Leibniz sur le calcul infinitésimal, quel que soit le rôle de cette invention en mathématiques, ne va pas au-delà de la définition d'une méthode axiomatique-déductive proposant de simples règles opératoires. Dans la ligne de pensée des grands édifices baroques, ce calcul reste lié à la métaphysique des monades c'est-à-dire au système philosophique entier. Il faut donc chercher dans une autre direction les buts de la logique de Leibniz. H. Knecht note le caractère pratique de toute son activité

rationnelle. Il ne s'agit pas tant de fonder un système théorique que d'assurer le bonheur de l'humanité, projet éthique qui convient à l'attente des penseurs du temps. On pourrait dire en effet à l'appui de cette thèse qu'entre le Dieu objet de l'expression universelle et principe des corrélations logiques du *Quia sit Idea* et l'infini de progrès des âmes bienheureuses des *Principes de la Nature et de la Grâce*, il y a une identité structurale. La logique fonde l'éthique, nous dit-on; Leibniz adopte le projet baroque de rassembler l'ordre intellectuel de la connaissance et l'ordre mystique de l'amour. Logique et raison retrouvent donc leurs relations fondamentales; le rationalisme intégral est posé a priori. Si H. Knecht note fort bien les limites inévitables du fait humain qui contraignent le rationalisme à se définir à partir de tendances contraires, il ne fait aucune allusion à l'analyse juridique à laquelle Leibniz a toujours accordé la plus grande attention en vue de régler au moyen de l'instrument logique l'incohérence des rapports humains; il n'observe pas non plus l'accomplissement effectif de la raison dans des formes de réalité hiérarchisées. La méthode logique est, nous dit-il, l'épuration des méthodes naturelles de la raison, « raison active et personnelle en quête de vérité ». On regrette que ne soient pas indiquées ici les limites absolues de ce mouvement, confusion, corps, sensations, schémas inversés de progrès, qui soulignent le nécessaire ensevelissement de la raison dans les phénomènes, contre-partie inévitable de l'apparition d'un monde.

- 9 Le chapitre de conclusion, en proposant de faire l'inventaire de ce qu'offre la civilisation du XVII^e siècle, invite à considérer Leibniz comme l'expression et le modèle d'accomplissement du rationalisme baroque: tout en acceptant la modernité du mécanisme et la compréhension rationnelle du monde qu'il apporte, il refuse de rompre avec le passé, il recueille une multiplicité de courants intellectuels et de formes de sensibilité, il laisse dans l'indifférenciation arts, techniques, sciences, philosophie, et accepte tous les héritages. Selon H. Knecht, c'est la recherche difficile de l'unité théorique des courants de pensée venus des horizons les plus divers, c'est l'effort d'intégration qu'elle exige, qui définissent ce type de rationalisme dont l'Harmonie préétablie serait la réalisation exemplaire. Il propose donc, dans un survol inévitablement rapide, une « lecture de l'univers baroque dans son ensemble ». L'attention s'arrête d'abord devant les phénomènes, mais l'apparence phénoménale n'est pas la vérité dernière des choses et elle suppose la relation à l'ordre du désordre apparent. Il n'y a pas de rupture entre le connaissable et l'inconnaissable; l'irrationnel, loin d'être rejeté, est réhabilité et réintégré dans une rationalité plus haute. La recherche de l'être simple dans la diversité du paraître
- 10 requiert une ascèse intellectuelle que le formalisme de Leibniz propose. L'originalité de sa pensée se montre dans le dépassement du mécanisme, l'effort de totalisation, la compréhension dynamique de la coïncidence des opposés; il a saisi le développement de la raison derrière l'apparence, la dialectique de la permanence et du changement, de l'ordre et du désordre, du sensible et du spirituel. H. Knecht brosse le tableau des principaux thèmes baroques qui ont pu l'influencer: comédie de la vie, illusion de l'illusion, aventures romanesques dont l'absurdité apparente libère enfin une vérité latente, double paradigme du merveilleux et du mystère, formes variées d'un art qui s'oppose à la beauté platonicienne classique par « l'interpénétration de l'en-deçà et de l'au-delà », par le lien de la sensibilité et de la mystique, art du mouvement, art de la perspective dont l'anamorphose est la forme accomplie. Les motifs baroques reparaissent chez Leibniz: image du labyrinthe, du miroir, du théâtre du monde, mais aussi thème de la « fiction utile », du secret, de l'arcane. Il est de son temps par « sa

curiosité inlassable devenue érudition systématique », par « la généralité de son objet et la visée unitaire de son projet », par son effort permanent de synthèse de l'un et du multiple, de l'individuel et de l'universel, par sa volonté de joindre l'apport platonicien et l'apport mécaniste. Leibniz partage avec ses contemporains une immense espérance de synthèse intellectuelle totale et la formule en langage logique. Mais la rencontre entre la richesse débordante du monde baroque et la sécheresse abstraite du leibnizianisme dont l'auteur a voulu saisir la jonction est peut-être un phénomène isolé. Y a-t-il un rationalisme baroque si Leibniz seul en est le si parfait et le si singulier témoin ?

*

* *

- 11 L'entreprise de H. Knecht était difficile car, dans la volonté de marquer le double rapport de Leibniz aux penseurs baroques et aux logiciens modernes, il a été contraint de ramener plusieurs de ses développements à des résumés rapides ou à de vastes catalogues. La mise en parallèle tentée dans chaque chapitre a parfois quelque chose de succinct. On sent souvent la difficulté de préciser les sources comme les limites de la pensée baroque tout aussi présente, à vrai dire, dans les *Questions naturelles* de Sénèque, dans le *Traité d'Architecture* de Vitruve, dans telle lettre de Cassiodore à Boèce célébrant les ingénieurs (*Variae* I, 45 ; 507 ap. J.-C.) que dans la tradition maçonnique ou dans les formes plus récentes de l'Art Nouveau. Comment ne pas revenir jusqu'aux sources latines, écho elles-mêmes d'une longue histoire, et attestées d'ailleurs par Leibniz dont les immenses lectures ne laissent aucune allusion inexploitée ; on pouvait en attendre l'évocation dans un tel livre. Par l'intermédiaire de Vitruve, on devait connaître le surprenant projet de Dinocrate qui soumettait à Alexandre une idée grandiose : donner au mont Athos la forme d'un homme qui tient dans sa main gauche une grande ville et dans sa droite, une coupe recevant les eaux de tous les fleuves de la montagne pour les déverser dans la mer ; mentionnons encore la décoration foisonnante inventée par Apaturius pour le théâtre de Tralles : animaux fantastiques et superposition d'ordres architecturaux. Si la variation infinie fait appel à l'insolite, y a-t-il plus étonnante succession de tableaux baroques que la description des fastes de Néron : courses de quadriges attelés de chameaux, spectacles de naumachie où l'on voit des monstres marins nager dans l'eau de mer, bateaux ornés, orgues hydrauliques, splendeurs de la *Domus aurea* couverte de dorures, rehaussée de pierres précieuses et de coquillages à perles, et dont un plafond tournant imite le mouvement de la voûte céleste ; le sarcophage de porphyre qui sert de sépulture à l'empereur est surmonté d'un autel en marbre de Luna et entouré d'une balustrade en pierre de Thasos ; ne préfigure-t-il pas les tombeaux pontificaux de Saint-Pierre de Rome ?... Le baroque du *Livre des couronnes* de Prudence annonce les douloureuses figures des statues espagnoles ; l'évocation, dans le même ouvrage, des lieux saints où reposent les deux apôtres, joint le thème du miroitement de l'eau qui fait trembler le plafond du tombeau de Pierre et celui des matières rares, métaux précieux, marbres, mosaïques de verre, employées pour construire le monument de Paul dont les poutres sont couvertes de feuilles d'or afin de créer à l'intérieur une lumière fauve (*Hymne* 12). Dans un cristal qui enferme une goutte d'eau, Claudien, dont Leibniz aime à citer l'épigramme sur la sphère d'Archimède, voit l'image mobile de l'indestructible univers, le ciel embrassant dans sa concavité le choc profond des vagues de la mer (*Epig.* 11). Les statues d'Amphinomus et

d'Anapius qu'il décrit (*id.* 7) ont la puissance de vie des œuvres du Bernin, et le palais de Vénus dans *l'Épithalame d'Honorius*, évoque, par la richesse de ses pierreries, les fantaisies architecturales de l'époque baroque, tout comme il rappelle le temple de l'âme de la *Psychomachie* de Prudence à laquelle Leibniz fait parfois allusion : la lumière fait sortir des gemmes, chrysolithe, saphir, beryl, « les âmes vivantes des couleurs » ; au sommet des sept colonnes de cristal qui soutiennent l'appartement intérieur de ce temple, se trouve une perle en forme de cône, dont la face inférieure est creusée de sillons courbes qui lui donnent l'aspect d'un coquillage. Cette perle, déjà baroque, est le trône de la Sagesse dont le sceptre est en bois vivant (*Psych.*, 823 sq.). Dans *l'Épithalame* de Sophie-Charlotte (A, 1/4, 123), Leibniz se livre à son tour à l'interprétation de la devise de la perle, image de la princesse, et dont on connaît la valeur symbolique : le mot latin *Unio* qui la désigne est amphibologique. Leibniz ne recueille-t-il pas un héritage encore plus ancien que celui dont l'érudition de H. Knecht nous présente l'état ?

- 12 L'opposition entre une logique d'esprit baroque et une logique inconsciemment annonciatrice des recherches modernes indique à sa façon l'aspect fermé de ce mouvement culturel, essentiellement tourné vers le passé et sans développement possible comme devait l'être, à certains égards, le leibnizianisme. L'horizon mal défini de cette vision du monde s'éloigne toujours. Demeure son centre, c'est-à-dire la philosophie de Leibniz, mais logique ? ou métaphysique ? Si H. Knecht met en valeur de façon pertinente les aspects signifiants de la logique, plus orientée vers l'effort de synthèse du savoir que vers le développement autonome d'une science mathématisée, il montre par moments quelque regret de laisser hors de l'étude le réservoir de symboles et d'interprétations baroques que la métaphysique et la science leibniziennes pouvaient offrir et dont on trouve la mention rapide dans le dernier chapitre de son livre. On pourrait observer que Leibniz, peu doué pour les images, ne les livre jamais dans toute leur force poétique ni dans leur exubérance. Nombreuses sont cependant les représentations qui s'intégreraient à cette thématique : non seulement le songe, la vie universelle, la continuité, les indiscernables, mais encore bien des idées de détail : l'engendrement réel et dynamique des entités géométriques apparemment fixes, l'absence de toute figure arrêtée dans les corps, la possibilité de formuler l'équation commune à tous les points d'une ligne quelconque, les multiples images perspectivistes d'une ville, évoquant la *Topographie* de Merian, la fiction d'Arlequin, Empereur de la Lune, empruntée au théâtre italien, le Dieu-peintre, le Dieu-architecte dont la notion renvoie autant au traité de Vitruve qu'aux symboles maçonniques plus tardifs, la figure d'Hercule dans le marbre, ou encore le développement original et intéressant donné au mythe de Deucalion et Pyrrha dans le *De Libertate, Fato, Gratia Dei* (Grua, 318 sq.) : si l'on y retrouve le récit d'Ovide, inspirateur de l'art baroque et dont les éditions au XVII^e siècle ont été nombreuses, Leibniz le reprend de façon personnelle. Les pierres deviennent des statues animées hominiformes et c'est la Balance étoilée du Zodiaque que Jupiter envoie à Pluton par l'intermédiaire de Mercure, comme balance de justice ; en maint passage, le traitement baroque du texte est évident. Leibniz se montre ainsi un homme de son temps, même si l'abondance des symboles dans son œuvre philosophique ne fait pas de lui un créateur dans ce domaine.
- 13 L'originalité de l'ouvrage solide de H. Knecht est d'avoir voulu définir le rationalisme baroque à partir de la démarche leibnizienne : la logique renvoie à la raison qu'elle représente et qui la fonde ; « grand rationalisme » si l'on veut, qui oppose son auteur au

Siècle des Lumières. Pourtant, si la pensée française rompt avec le passé en dotant la raison d'un pouvoir révolutionnaire, en revanche, le mouvement de *l'Aufklärung*, quoique rationnel, demeure encore, il conviendrait de le noter, métaphysique et religieux ; il reçoit plus docilement l'héritage leibnizien. On saura gré cependant à H. Knecht d'avoir souligné avec force la nécessité de considérer le formalisme logique de Leibniz comme tout autant expressif que normatif.

- ¹⁴ La présentation et l'exploitation à propos de chaque thème traité d'une littérature importante donne une base ferme à cette étude. On appréciera les très nombreux renvois aux textes de Leibniz largement cités ainsi que le souci d'information dont certaines notes, comme celles qui sont consacrées à la dyadique ou à la métaphore du labyrinthe témoignent, même si, parfois encore, les sources gréco-latines sont un peu négligées (On aurait pu enrichir le développement sur l'horlogerie baroque – n. 113, p. 80 – de renvois à Vitruve et aux créations extraordinaires des Anciens, comme cette horloge à visage humain dont les yeux changeaient de couleur à chaque heure et dont les ouvertures laissaient passer des cavaliers sautant en selle tandis qu'un bourreau tranchait la tête d'un prisonnier). Il est regrettable toutefois que les notes justificatives soient renvoyées à la fin de chaque chapitre et que la bibliographie générale s'arrête en 1973, date de l'achèvement de la rédaction de l'ouvrage, sans avoir été au moins partiellement rajeunie. On aurait mauvaise grâce à relever quelques fautes d'impression dans ce livre soigné, écrit avec rigueur et concision.
- ¹⁵ H. Knecht trace la voie d'une recherche intéressante plus encore qu'il ne la clôt. Il décrit avec un certain bonheur un paysage varié et multiforme dont l'ordre strict se lit dans la langue de la logique leibnizienne, mais n'est-ce pas là une dernière illusion, l'image recomposée de l'entité baroque toujours problématique et insaisissable.

AUTEUR

HUGUETTE COURTÈS

Université de Montpellier